

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

- 7 Février ELFS D'OPBERON.
12 " ATLANTÉENS.
14 " CHEVALIERS DE MOMUS.
18 " KREWE OF PROTEUS.
19 " MYSTIC KREWE OF COMUS.

A LA SALLE DE L'EXPOSITION:
19 " REX.

TEMPERATURE

Du 5 février 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 5 février.—Indications pour la Louisiane.—Temp. — couvert mercredi avec pluie probable dans la partie ouest; jeudi pluies occasionnelles; vents forts du nord-est.

LE CARNAVAL

Améliorations de notre ville.

Nous ne sommes pas—et nous nous en vantons—de ceux qui ne voient dans ce carnaval qu'une période de distractions plus ou moins folles, de plaisirs plus ou moins éphémères qui ne laissent après eux que l'agréable souvenir d'un oubli momentané des petites et grandes misères de la vie; nous y apercevons autre chose. C'est à nos yeux un des meilleurs moyens, le meilleur de tous peut-être, d'attirer parmi nous les étrangers, de faire connaître et apprécier au loin les charmes de notre climat, les ressources de notre sol, l'esprit éminentement hospitalier de notre population, et de grossir ainsi le chiffre de nos affaires.

On peut considérer cette façon d'agir comme peu sérieuse, dit-on le mot, comme un enfantillage. C'est possible, mais convenons qu'il nous a passablement réussi jusqu'ici, et ce succès même prouve que nous avons visé juste et touché l'endroit sensible.

Que voulez-vous? Chacun prend son avantage là où il le trouve. Le nôtre est dans notre ciel qui est éblouissant et gai même aux époques les plus sombres et les plus maussades de l'année; dans les produits coquilles de notre sol qui nous permettent de déguster en plein hiver des mets délicats que presque partout ailleurs on ne peut se procurer qu'à grand-peine au cœur de l'été.

Les critiques même qu'on lance à notre adresse sur ce sujet sont une preuve de plus des petites jalousies dont nous sommes l'objet. Elles sont d'autant plus flagrantes, ces petites jalousies, que ceux à qui nous les inspirons sont les premiers à se démentir eux-mêmes, en accourant parmi nous aussitôt que les rigueurs de

l'hiver commencent à sévir chez eux. L'idée du Carnaval est donc profondément juste et doit nous conduire aux plus heureux résultats; mais c'est à la condition que nous ne méconnaissions pas, par nos insouciances et nos apathies, les fruits savoureux que nous envoie le ciel et que les étrangers viennent savourer ici.

Nos visiteurs du Carnaval appartiennent tous ou presque tous à la classe éminente ou tout au moins aisée du Nord et de l'Ouest; ils sont accoutumés au confort des grandes villes; ils ont les moyens de se les procurer partout où ils se transportent, et s'ils ne les trouvent pas ici, ils iront les chercher ailleurs.

Ce que nous rêvons pour la Nouvelle-Orléans, c'est, de ce côté-ci de l'Atlantique, l'heureuse renommée et la situation privilégiée dont jouissent, de l'autre côté, Nice et la Riviera. Nous avons tous les privilèges d'un ciel dont la splendeur est incomparable, et d'un climat dont la tiédeur est envivante. Pourquoi ne profiterions-nous pas de tous ces inestimables avantages?

Bien souvent déjà, nous avons à propos de la Nouvelle-Orléans entendu prononcer les noms si gracieux à l'oreille, de Nice et de la Riviera. Les familles du Nord commencent à nous l'appiquer avec une sympathie dont nous leur savons un gré infini, et dont nous nous rendons de plus en plus dignes, depuis quelques années. Ils apprécient nos efforts, ils louent nos travaux; ils voient, grâce à notre administration, notre ville se transformer, se transfigurer. Encore quelques bons coups de collier et nous aurons pris la tête de la colonne sur la route du progrès. Dans un avenir moins éloigné que nous le pensons, la Nouvelle-Orléans sera devenue le précieux et inappréciable rendez-vous de l'élite de la population de l'Union si nous persistons à marcher sur la route de salut où nous sommes entrés. Nous devons cet heureux résultat au zèle éclairé et à l'imperturbable vigilance de nos administrateurs.

Un collectionneur.

Le roi Victor-Emmanuel III est, comme on sait, un collectionneur passionné de vieilles monnaies.

Il y a trois semaines, son homme de confiance, M. Vitalini, a acquis, pour le compte de Sa Majesté, la célèbre collection de feu le sénateur Marignoli, marquis de Montecorona.

A la suite de cet achat, la collection du roi Victor-Emmanuel III est montée à 50,000 pièces, sans compter les duplicata, et est devenue une des plus précieuses du monde entier, la plus complète certainement en ce qui concerne les monnaies italiennes.

Changement de Règne.

Maintenant que les derniers devoirs ont été rendus à la reine Victoria, on ne lira pas sans intérêt l'article que le Temps de Paris a consacré à l'avènement du Prince de Galles au trône.

Autour du chevet de la vieille reine qui se meurt à Osborne, ce n'est pas seulement la famille étroite, ce n'est pas seulement les rejets de tant de dynasties dont elle était l'aïeule, qui se pressent et veillent; c'est tout un peuple qui communique dans un sentiment de deuil et de vague anxiété.

La loi du loyalisme monarchique a encore des racines profondes dans les âmes; là où cette religion ne se joue pas à elle-même une comédie hypocrite et impuissante, mais, où elle s'élève et jaillit spontanément du cœur d'une nation, il y a quelque chose de touchant dans cette espèce d'esprit de famille, d'appropriation d'un chagrin particulier par les masses. En Angleterre cet état d'âme existe très généralement.

Par une multitude de causes diverses, Victoria était devenue le symbole de la nation, de l'empire, des gloires et des prospérités d'un long règne, d'un siècle de progrès et de bien-être. Aussi est-ce avec sincérité que son peuple se livre à la douleur.

A force d'avoir vécu—et survécu—la reine, au lieu qu'elle semblait tout près du terme naturel et inéluctable, apparaissait comme douée du privilège d'une espèce d'immortalité. Que d'Anglais, nés et morts sous son règne, n'avaient pas connus d'autre souverain! Combien d'enfants, d'hommes mûrs mêmes, dont les pères avaient vu le jour, dont les grands-pères avaient achevé leur carrière sous le sceptre de cette reine à perpétuité.

Quelle chose de légendaire se mêlait déjà à la conception de cette longue vie. D'instinct, sans réfléchir, les générations d'imaginatif volontiers qu'elles ne verraient pas finir ce qu'elles n'avaient pas vu commencer.

Surtout, il leur paraissait invraisemblable, impossible, immortel, qu'un règne, dont soixante ans s'étaient écoulés dans l'honneur, dans la paix, au milieu des progrès, fût condamné à finir dans le trouble, l'angoisse, au plus fort d'une guerre déplorable, sans la réprobation de la conscience universelle.

Tout le monde, en Angleterre, sur le continent, a plus ou moins vaguement conscience de ses réflexions. C'est ce contraste entre la paix lumineuse du jubilé de 1887 et même du second jubilé de 1897—alors que l'on pouvait dire: C'est la soif d'un beau jour—avec la sombre incertitude de l'heure présente, c'est cette étrange antithèse qui saisit l'imagination et qui donne quelque

chose de poignant à une mort qui, autrement, ne serait qu'un accomplissement tardif d'une loi de la nature.

Et ce n'est pas seulement au point de vue sentimental, par rapport au passé, relativement à l'octogénaire qui s'en va, que ces considérations s'imposent aux esprits. Ce qui préoccupe, c'est l'avenir.

Un changement de règne n'est jamais indifférent. La personnalité de Victoria, la seule durée de cette existence royale avaient constitué une sorte d'auréole, de charme magique à la vieille reine.

Si son âge lui conférait le prestige de l'expérience, son sexe lui avait facilité l'exécution d'un rôle malaisé. Elle avait trouvé des aides, des collaborateurs précieux: Melbourne, le prince consort, le général Grey; ces conseillers intimes cachés dans la coulisse: le feu lord Sidney, lord Cross, l'évêque de Winchester.

Il serait inique de ne pas ajouter qu'elle avait déployé un sens très juste de la limite de ses pouvoirs, une aperception très fine des nécessités du moment, une remarquable absence de préjugés de caste ou de secte, un goût réel pour la liberté de l'esprit, un tact délicat en matière de politique. On peut se faire une idée exacte de l'importance décisive des services rendus par la reine à la cause du progrès pacifique, en lisant le chapitre de la vie de l'archevêque Tait de Cantorbéry, qui est consacré à l'histoire du desestablishment de l'église anglicane en Irlande en 1869.

Gladstone avait pris en main cette grande réforme. Il avait contre lui toute la réaction, toutes les forces ecclésiastiques. On l'accusait de faire la révolution et il savait que, si son projet échouait, la dernière chance d'éviter l'émeute, la répression sanglante, la réaction, serait perdue. De toutes parts on faisait appel à la reine. On l'exhortait à se souvenir de sa qualité de Defender of the Faith, de chef de l'église anglicane, des exemples de ses prédécesseurs George III et George IV, qui avaient obtenu un non possumus absolu au nom du serment du sacre aux propositions de Pitt et de Canning et enfin d'user de la prérogative.

Victoria refusa. Elle soutint loyalement son premier ministre. Elle intervint discrètement, efficacement, pour calmer les passions. Son influence contribua à faire plier les prélat et la Chambre des lords devant une mesure nécessaire.

De même, en 1872, quand Gladstone reconstruit à un vrai coup d'Etat pour abolir l'achat des grades dans l'armée et qu'il se servit de la prérogative pour supprimer, par ordonnance, un abus aristocratique ou ploutocratique maintenu par la Chambre des lords, la reine lui donna son appui.

Sans doute depuis lors, surtout depuis que Disraeli se fut insinué dans ses bonnes grâces en lui conférant le titre tant battant neuf d'impératrice des Indes, elle développa des instincts réactionnaires. Gladstone, mauvais courtisan, quoique loyaliste convaincu et zélé serviteur, ne plut jamais.

La reine, qui prodiguait les marques d'affection et les témoignages de gratitude au moindre de ses domestiques, ne sut jamais vaincre sa froideur pour le grand homme d'Etat. Elle tenta de lui substituer lord Hartington comme premier ministre en 1880. Elle mit des bâtons dans les roues de sa politique irlandaise, avant même le home rule.

Elle le vit tomber avec joie en 1894 et elle s'en garda de lui offrir ou de donner à sa famille de

ces marques éclatantes de la reconnaissance royale que les ministres retirés de la vie publique reçoivent en personne ou par leurs leurs. A sa mort, elle ne trouva pas un mot parti du cœur pour célébrer cette grande mémoire.

Tout cela est vrai, mais tout cela date de la fin. Victoria, dans sa maturité, fut l'idéal de la souveraine constitutionnelle. Que sera son fils et héritier.

Le prince de Galles monte sur le trône à soixante ans. Il a tenté une longue vie derrière lui. S'il a renoué depuis longtemps à rivaliser avec George IV, s'il s'est rangé depuis la typhoïde qui le mit aux portes du tombeau et provoqua en sa faveur une aussi belle et aussi grande démonstration de loyalisme enthousiaste que la maladie de Louis XV, le bien aimé, en 1745, il n'a pu se soustraire aux tristes conditions de sa vie de prince consort. Le courtisan maladroit qui a publié le recueil de ses discours d'apparat lui a rendu un bien mauvais service. Il a ses goûts, ses amis, sa cour. Si même il veut s'effacer et suivre l'exemple de sa mère, sa qualité masculine lui rend la chose plus difficile.

La mort de la reine sera probablement dans plus d'un domaine — le signal de graves changements. C'est la fin d'une ère.

LES

Derniers Moments

DU

Duc de Broglie.

Le "Gaulois" du 20 janvier fait ainsi le récit des derniers moments du duc de Broglie dont nous avons au lendemain de sa mort publié la biographie:

M. le duc de Broglie est mort hier soir, à neuf heures moins le quart, dans son hôtel de Solferino, des suites d'une congestion pulmonaire qui était venue s'ajouter à la maladie qui le minait et qui, depuis trois ans, avait nécessité diverses reprises de graves opérations.

Mercredi dernier, le premier vicaire de Saint-Sulpice, son confesseur lui avait administré les derniers sacrements; à ce moment, M. le duc de Broglie avait encore sa pleine connaissance; d'ailleurs, son énergie morale a, jusqu'à hier matin, dominé sa faiblesse physique.

C'est pourquoi, avant hier, bien que nous fussions informés que l'état de M. le duc de Broglie était désespéré, nous nous sommes tenus dans la réserve et la discrétion; le malade pouvait encore se faire lire les journaux.

Malheureusement, au lieu d'une amélioration, ce fut une aggravation qui se produisit. L'agonie commençait dans la matinée d'hier. Dans la soirée, le duc de Broglie expirait, entouré du prince et de la princesse Victor de Broglie, du prince et de la princesse Amédée de Broglie, du prince Emmanuel de Broglie, du comte et de la comtesse d'Haussonville, du marquis et de la marquise de Lupé, des princes Albert et Jacques de Broglie.

Son quatrième fils, le prince François de Broglie, qui se trouvait au Caire quand des télégrammes pressants le rappelèrent, n'a pu arriver à temps pour recevoir le dernier soupir de son père, quoiqu'on eût employé toutes les ressources de l'art médical pour prolonger l'existence et épargner au fils absent cette suprême épreuve.

Les premiers symptômes du mal auquel succomba M. le duc de Broglie remontent à environ trois ans.

En effet, le 8 août 1897, il était atteint d'une tumeur maligne, qui, après avoir débuté par la paralysie interne de la joue, envahit progressivement la base de la langue et l'arrière-gorge.

A cette époque, il dut, de ce fait, subir une première opération. Pendant les deux années qui suivirent, le duc de Broglie ne s'en ressentit nullement. Il prit part à toutes les séances de l'Académie française et assista à la plupart des séances de l'Académie des sciences morales et politiques.

Malheureusement, cette opération n'avait réussi qu'imparfaitement et, au mois d'avril dernier, il dut en subir une seconde, qui l'éprouva gravement, mais dont les conséquences immédiates furent cependant surmontées grâce à sa forte constitution.

Il passa l'été au château de Broglie où il reçut tour à tour les membres de sa famille, il revint d'ailleurs fréquemment à Paris, soit pour assister aux séances de l'Académie, soit pour présider le conseil d'administration de la Société de Saint-Gobain, et l'on se prenait à espérer, dans son entourage, que le mal était enrayé.

Hélas! cet espoir fut déçu. L'émotion académique retomba à nouveau malade et, avec un courage rémanent stoïque, malgré les douleurs lancinantes et continuelles qui le torturaient, il reprit sa vie de travail, faisant des efforts surhumains pour échapper aux souffrances aux membres de sa famille. Mais la pâleur jaunâtre de son teint, caractéristique des affections de ce genre, et la difficulté de son élocution traduisaient son mal.

Il resta debout jusqu'à lundi dernier. Le jeudi 10 janvier il s'était encore rendu à l'Académie qui pendant les trois dernières journées.

Il n'est resté complètement inerte que pendant les trois dernières journées.

A l'hôtel de la rue Solferino, c'était depuis plusieurs jours, un délire incessant de hautes notabilités venues pour prendre des nouvelles de la santé du duc de Broglie.

Hier, M. Bézine est venu, de la part de Monsieur le duc d'Orléans, s'inscrire sur le registre déposé chez le concierge de l'hôtel. La veille, Mgr le duc de Chartres s'était rendu en personne rue Solferino, pour s'enquérir de l'état du malade et, dans la journée d'hier, il a, à deux reprises différentes, fait prendre des nouvelles.

Nous ne relèverons aucune des signatures qui figurent sur ce registre. Ce sont celles de toutes les personnalités les plus en vue du monde politique, du monde des lettres et de la haute société parisienne.

Notons simplement que tous les membres de l'Académie française présents à Paris se sont fait inscrire chez leur illustre confrère.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Grand succès pour la troupe Baldwin-Méville dans "Jim the Penman" un des drames les plus réussis que l'on ait jamais joués en Amérique. Il y a dans tout le répertoire, bien peu de pièces qui soient si habilement charpentées, et si émouvantes, et le jeu des interprètes en redouble encore le prix.

OPERA.

"La Vie de Bohème," de Puccini, ne va que de succès en succès, et de salles comblées en salles comblées. C'est que l'auteur n'est pas seulement un musicien avant et un artiste harmoniste, mais un vrai artiste, semant les mélodies à pleines mains dans son œuvre tout en conservant prodigieusement les accompagnements. Quelle vie, quel entrain dans cette musique pleine de feu et de chaleur! Et la valeur en est doublée par le talent qu'y déploient les interprètes en tête desquels il faut placer Mme Teleni, qui joue le rôle principal, celui de Mimì qui exige autant de savoir faire que de savoir. Aussi son succès a-t-il été complet d'un bout à l'autre du drame lyrique.

M. Jérôme est incontestablement un des plus heureux produits que nous connaissions de la nouvelle école de chant. Chez lui, les éclats de voix s'exercent pas les délicatesses et il manie la mezzo voce avec autant de facilité que la pleine voix.

A Collina, en sa qualité de bandant et de fort ce thème de la bande, revêtait le rôle de basse qui va admirablement à M. Bozzana. Les deux chanteurs qui semblent sortir de six pieds sous terre fermant le plus admirablement avec une belle amorce et sa physiologie joyeuse.

Que de choses nous aurions à dire sur MM. Lassali (Marcel), Mey-celle (St-Phar); Dufour (Schwarz), etc., mais il nous faut passer rapidement.

Nous ne pouvons même nous arrêter, comme il conviendrait, sur Mme Deux qui a fait de Musette une créature fort intéressante et très sympathique.

En somme, la représentation d'hier soir n'a fait que consolider la vogue que s'étaitjadis conquise "La Vie de Bohème".

Demain jeudi relâche pour cause de bal.

Vendredi, première cette saison de "Aida." Nous prédisons un grand succès à cette production, une des plus remarquables du répertoire Verdi.

Dimanche, en matinée, "La Vie de Bohème." Le soir, "Le Petit Faust."

TULANE.

Il y avait longtemps que nous n'avions aperçu sur une de nos scènes anglaises la superbe tragédienne polonoise, Mme Medjaska. Elle vient de faire sa réapparition au Tulane dans un rôle peu connu, mais dont elle tire un merveilleux parti, auquel elle donne le plus brillant relief.

Elle est très bien secondée par Miss Odette Tyler, charmante dans le rôle principal, celui de Jean. Il y a obtenu un succès colossal, malgré le caractère vil du personnage qu'il représente.

CRESCENT.

L'émouvant "The Evil Eye," attire toujours la foule au Crescent. Les amateurs de la gal'èry sont nombreux et nombreux encore les applaudissements de la saison à ce théâtre.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Depuis deux jours, la vie est revenue à l'Académie de Musique. Il y avait hier, en matinée et le soir, beaucoup de monde dans cette salle trop longtemps désertée.

Ce soir, même représentation qu'hier, mêmes exercices.

L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitués. Ils aiment les bonnes choses—les habitués!

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA Fantede Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUQUET.

PREMIERE PARTIE

L'IMMOLEE

KI

PLÉTRIL

Suite.

—Bel amour, en vérité, que le vôtre!

Il l'interrompait d'une voix

—romantique.

—Au nom de nos serments!

—Serments de parjure!...

—Au nom de ma mère vénérée...

—Pierre... regardez moi...

—A la fin de quel'un dont les lèvres mentent? Regardez mes yeux: aucun remords ne les ternit...

—car aucun remords ne peut subsister au fond de mon cœur que celui de vous avoir trompé. Regardez mon front: c'est, en dépit de ses plis d'angoisses, le front d'une fiancée restée digne de son fiancé...

—Et mes lèvres ne sont pas les lèvres d'une parjure!...

—Vous savez évidemment cacher vos vices... Vous mentez...

—vous mentez... —Oh! mou Dieu, mon Dieu!...

—sanglots telle.

—Il ne croyait plus à ses protestations.

L'officier poursuivit:

—Mais vous ne savez pas ce que vous dites, fit-il... Vous me croyez donc bien naïf ou bien sot?...

—Oui ou non, André vous a-t-il surpris à demi vêtue dans cette chambre? Oui ou non... un homme venait-il d'en sortir?...

—Cela, e le ne pouvait le nier sans mentir. C'était la vérité.

—Oui, avança-t-elle à nouveau, d'une voix faible et brisée.

—Et bien, qu'y faisiez-vous alors? ricana-t-il... Des robes que vous prétendez très honorables, sans doute... Ah! oui... vous avez de l'audace!...

—Et les balcons jetés à l'homme qui

fuyait?

—Je n'ai pas envoyé de balcons...

—Elle se révoltait... A la fin, c'en était trop!

—Pourquoi l'avez-vous avoué tout à l'heure?

—Parce qu'il le fallait.

—Vous mentez encore... Le nom de cet homme... dites-moi ce nom.

—Je ne le connais pas...

—Alors, vous vous êtes donnée ainsi au premier venu? Ah! créature de honte et d'opprobre, pourquoi vous êtes-vous trouvée sur ma route?

—Pierre! Je ne suis pas coupable... Pitié... pitié...

—Elle se roula à ses pieds...

—Il la repoussa durement... Ensuite il la prit par le bras et la releva d'une secousse...

—lui meurtrissant les poignets à force de la serrer; il l'entraîna jusqu'à la porte du petit salon qu'il ouvrit.

Et, comme un fou:

—Tenez... voilà la pièce où vous avez reçu votre complice, votre amante. Regardez la bien...

—C'est là que vous avez été heureuse... Misérable... vous êtes digne de lui... Regardez ces fauteuils, ces tentures, témoins de votre ignominie...

—contemplez-les bien... tout ce qui doit vous rappeler les baisers de l'autre!... allez donc le retrouver... lui donner encore votre bouche... votre bouche de...

—Et elle!

Il haletait. Il s'était mordu les lèvres de douleur. Un petit filet de sang ruisssait à leur commissure.

Encore une fois elle gémit:

—Je suis innocente...

L'officier ricana.

—Innocente!... A qui donc feriez-vous croire que cet homme n'a pas été votre amant?

—Il ne l'a pas été, je ne l'ai pas même vu.

—Et que l'enfant que vous allez bientôt mettre au monde n'est pas de lui?

—Ah!

—Elle pensa un cri... un cri rauque... éperdu...

—C'en était trop... Ah! non, non, elle ne pouvait plus se taire...

—Elle avait assez souffert... ce n'était pas juste!

—Elle s'était dévouée pour Hélène... jurant de ne pas trahir son secret... Mais ne se trouvait-elle pas en quelque sorte déliée de ce secret par l'intention certaine d'Hélène de le faire connaître au moment même où elle était tombée? Si, évidemment.

—Et cependant, en présence d'André, plutôt que de confesser la vérité elle eût préféré mourir.

—Mais à Pierre... seul... c'était différent... Elle ne pouvait laisser subsister cette horrible accusation sur elle plus longtemps. Elle s'était tue jusqu'à l'heure; désormais elle ne le pouvait plus.

—Elle se retourna vers le jeune officier.

Celui-ci continuait:

—Qu'il soit maudit aussi cet enfant! Par lui, que tu souffres plus tard tout ce que tu me fais souffrir aujourd'hui!

Il la tutoyait, parlant comme inconsciemment. Ses yeux jaugnaient des éclairs.

Jeannine ouvrit la bouche. Elle allait crier:

—Vous demandez la preuve de mon innocence... Soit... Cette preuve, la voici...

Mais le premier mot s'étrangla dans sa gorge.

La porte venait d'être poussée. Et voici que, par une inconcevable fatalité, André à nouveau apparaissait dans le grand salon.

Dès le seuil il s'était arrêté. Il regardait Jeannine.

Et maintenant, devant lui, sous son regard, elle demeurait muette.

Ce fut une minute terrible.

Alors, voyant rouge, affolé, l'officier prit la malheureuse par le bras.

Et il la poussa brutalement, criant:

—Adieu, maudite... Que tout le mal que tu m'as fait retombe encore une fois sur ta tête!

Il l'avait poussée si violemment qu'elle alla tomber dans le coin opposé... La tête porta contre l'arête d'un socle qui supportait une console.

Elle jeta un cri... un cri déchirant...

Pierre s'était retourné.

Il se trouva face à face avec

André, qui, sans un mot, les bras croisés, avait assisté à cette scène.

—Tu as bien fait, murmura le maître de forger, la misérable ne mérite pas de grâce.

—Ah! tu étais là, mon ami... Je suis outré par l'impudence de cette créature... Vois-tu... j'aurais plaisir à la broyer, si je ne me retenais pas!...

—Par, mon pauvre Pierre... elle est déjà bien châtiée... L'avenir se changera de la punir davantage encore. Elle expiera suffisamment son crime croisé-bien...

—Que deviendra-t-elle?

—André eut un geste de la tête...

—Je ne la garderai pas ici... Je ne veux plus d'elle sous mon toit. Elle ira, si elle le veut, rejoindre son misérable amoureux.